

Premier volume

OCTOBRE 1891

Neuvième livraison

LE GLANEUR

BOITE POSTALE 55

LEVIS, P. Q.

SOMMAIRE

Le voltigeur.....	LOUIS FRÉCHETTE
Indiscrétion.....	ALCESTE
L'hermite de Saint-Barnabé	PIERRE GEORGES ROY
Chronique parisienne.....	RODOLPHE CHEVRIER
Ninie.....	ALFRED MORISSET
Aux jeunes gens.....	CHARLES GAUVREAU
Eloge funèbre.....	L. A. Paquet
Les victimes.....	J. B. CHATRIAN
Sur un marbre.....	MISS E. EHRTONE

AUX ABONNES DU GLANEUR

Des circonstances imprévues ont retardé la publication des numéros de juillet, d'août et de septembre. A l'avenir le *Glaneur* paraîtra régulièrement tous les mois.

CONDITIONS

LE GLANEUR paraît tous les mois.
Le prix de l'abonnement n'est que de \$1.00 par année.
Pour tout ce qui concerne la rédaction ou l'administration, s'adresser à
PIERRE-GEORGES ROY, boîte postale 55, Lévis.

UN NUMÉRO SPECIMEN

Toute personne désirant s'abonner au GLANEUR n'a qu'à nous écrire une carte-poste; nous lui enverrons un numéro spécimen gratuitement.

Elixir Résineux Pectoral

—000—

Voulez-vous ne plus tousser ? Faites usage de l'ELIXIR RESINEUX PECTORAL, le grand remède du jour contre la TOUX, le RHUME et autres affections de la gorge et des poumons.

De nombreux certificats émanant de citoyens éminents, de membres du clergé, de communautés religieuses, de médecins distingués, attestent l'efficacité merveilleuse de cette préparation.

A défaut d'espace nous ne donnons que le certificat suivant :

Montréal, 27 mars 1899.

"Après avoir pris connaissance de la composition de l'Elixir Résineux Pectoral, je crois de mon devoir de le recommander comme un excellent remède contre les affections des poumons en général.

N. FAFARD, M. D.

Professeur de chimie à l'Université Laval.

En vente partout—25 centins la bouteille
L. ROBITAILLE, Propriétaire.

JOLIETTE, P. Q., Canada.

LE VOLTIGEUR

A M. ELZÉAR BÉDARD

(POUR LE *Glaneur*)

Air : VOILA L'ZOUZOU !

Nos ancêtres, vaillants soldats,
Forts par le courage et la taille,
Savaient braver nos durs climats,
Comme ils affrontaient la bataille.
En raquettes, marcheurs fameux,
Ils ont fait plus d'une conquête.....

Marchons comme eux (TER)
A la raquette !

Chez nous, quand arrive l'hiver,
Si le ciel est un peu grisâtre,
N'allons pas rester à couvert,
A nous chauffer au coin de lâtre !
Sans nous laisser effaroucher,
De plus mâles plaisirs en quête,

Allons marcher (TER)
A la raquette !

Qu'il fait bon de fouler ainsi,
Les côteaux, le fleuve ou la plaine,
Et, sur le sol souple ou durci,
De courir à perte d'haleine !
Là, sans frein, nous nous épanchons,
A bas la gêne et l'étiquette,

Quand nous marchons (TER)
A la raquette !

En avant donc, gais *Voltigeurs* !
Et narguons tous, tant que nous sommes,
Le froid vif qui met des rougeurs
De jeune fille au teint des hommes,
Notre devise est *Toujours prêts* !
Si la gaité fait la coquette,

Courons après (TER)
A la raquette !

Allons, l'arêne va s'ouvrir;
L'air est sec, mais le ciel est calme ;
Voyons qui saura mieux courir !
Voyons qui gagnera la palme !
Et, ce soir, quand nous reviendrons,
Toujours à la bonne franquette,

Nous trinquerons (TER)
A la raquette !

LOUIS FRÉCHETTE

INDISCRETIONS

(POUR LE *Glaneur*)

“ La confiance s'endort dans les bras d'un ami ”, a-t-on dit ; ne troublons pas le sommeil de cette confiance. Un secret dévoilé va loin ; qui dira les ricochets et les échos de la parole humaine ?

Vous ne lirez ici rien qui soit une trahison,

rien que je n'aie pas le droit d'écrire. Savez-vous à quoi travaille depuis cinq ans telle femme écrivain ? Je le sais avec force détails, mais je n'en veux rien dire, parceque c'est un secret que l'on m'a confié ; connaissez-vous les humiliations de l'amende honorable pour tel poète ? Je les connais avec exactitude, mais je les tairai, parceque c'est un secret que l'on ne m'a pas confié. Mais ne serait-il point permis de dévoiler ce que plusieurs pensent sans l'oser dire ? que tel conférencier a fait siennes trois pages du père Félix, et que tel auteur s'est approprié l'un des meilleurs mots de Mérimée, et tel autre l'une des meilleures pages de madame Craven ? et le reste De telles indiscretions sont du domaine de la critique. Il convient de ne pas les sceller. Notre littérature se meurt à son premier cri, et c'est faute de critique juste et vraie. Que la grande critique se lève, car bientôt c'en sera fait des lettres canadiennes. En attendant, allons écouter ce que racontaient les courants d'air dans les coulisses, en l'été de 1889.

Le théâtre canadien est en train de se fonder. Monsieur Lemay vient de publier trois comédies ; monsieur le juge Routhier travaille pour la scène ; monsieur Fréchette a, paraît-il, l'intention de rimer pour le théâtre ; on joue derechef les comédies de monsieur Marchand... Or, il faut que la base soit solide, et que les matériaux qu'on y fait entrer soient nôtres et non empruntés (nous

sommes si peu sûrs de pouvoir rendre)! Il faut y veiller. Et je pense qu'à ce propos je vais faire une indiscretion; car il me paraît utile de remonter à la source du regain de vie que semble prendre notre théâtre et d'étudier* un peu la comédie qui en fut le signal :

“ Quand on s'aime, on se marie ”, comédie en un acte, par madame Dandurand.

Armand aime Irène, sa cousine; Irène aime Armand. Par coquetterie, la mutine cache son amour, même à son oncle Adolphe, un militaire fort douteux, que les femmes embrouillent et qui prétend cependant les connaître. L'oncle devine l'amour de la nièce, reçoit les confidences du cousin, encourage celui-ci, cherche à désarmer la coquetterie de celle-là, et tâche d'accorder toutes choses. Remarquons de suite que, pour un homme, Adolphe est fort désintéressé. Le même jeu continue pendant toute la pièce. Le cousin espère et désespère, selon qu'il parle à l'oncle ou à la nièce. A la fin, Adolphe parvient à arranger les choses de façon à ce qu'on soit heureux. Résumé: Irène aime Armand, Armand aime Irène, et ils se marient. C'est tout. Cela ferait une jolie saynète, mais ne sera jamais une comédie. L'action manque. Que si l'on m'objecte: “ c'est une comédie de caractère ”, je répondrai que ce genre peut se passer des complications de l'intrigue, mais non pas de l'action. D'ailleurs, les caractères sont vagues. Quant au dialogue

il y a plusieurs bonnes choses ; tout le mérite est là, et je prétends qu'il n'est pas mince.

Pourtant, il eut été facile de mettre en ce cadre une action charmante. Ecoutez plutôt une petite histoire.

Supposez un instant qu'Adolphe s'appelle militairement Georges de Hazebrouck, commandant en retraite, qu'Irène n'est plus Irène, mais Gabrielle, jeune sœur de Georges ; et qu'Armand est soudain devenu David, capitaine au 151^e de ligne, en congé chez son ancien commandant. Les voilà tous trois en position naturelle, et nous savons d'abord à qui nous avons affaire.

Il est évident que Gabrielle, charmante de cœur et d'esprit, aime David, le beau soldat, franc et loyal ; seulement, et ce doute fait monter une larme aux yeux de la fillette, il n'est pas évident que David aime Gabrielle ; mais voici la chose : ce David est pauvre, le frère Georges est riche, et David, délicat avec une brusquerie militaire, cache son amour sous le voile d'une humeur massacrant. Georges ne comprends pas que cet imbécile de David ne se mette pas à deux genoux devant Irène, lui qui brigue les suffrages de Lucie Raymond moins aimable, moins bonne, et moins belle que Gabrielle, ce qui ne l'empêche pas de l'être crânement, sabre d'azur ! Il décide Gabrielle à user de violence avec ce militaire qui semble sourd au doux parler, et complote avec elle de battre en brèche le capitaine. Mais voilà

que ce scélérat, de pire en pire humeur, et désireux de faire une fin, annonce à Georges qu'il va à l'instant demander la main de Lucie Raymond..... Cazerne du diable ! Il y va, mais revient furieux : la belle lui a ri au nez avant la fin de la déclaration. En colère il raconte à Gabrielle son aventure, lui expliquant comment il lui faudrait une femme solide, une femme à poigne, qui le mène rudement et l'aime tendrement, lui, viveur, coureur, flaneur, et comment ce n'est pas une femmelette comme vous, mademoiselle Gabrielle qui fera son affaire, voilà !..... Mais la femmelette se met alors à commander : " Rattrapez mon peloton !. Aidez-moi à dévider cet écheveau ! et vite !... relevez le pouce droit !... relevez le pouce gauche !..." tant et si bien que David la trouve adorable encore cent fois plus qu'auparavant, et il va dire une bêtise, quand... v'lan ! il reçoit un soufflet de cette blanche main : " Silence dans les rangs ! ". Georges entre là-dessus et harangue si éloquemment que tout le monde se marie.

Et voilà.

La première histoire est un cadre, la seconde un tableau. Quand l'auteur de la première a trouvé ce cadre, le reste ne devait pas être loin. Mon histoire n'a que l'action en plus ; les deux rôles d'amoureux sont intervertis, et par là offrent plus de ressources (c'est ainsi que dans mon histoire la scène du peloton a sa raison d'être et son intérêt, et concourt au dénouement, tandis que dans

l'autre la même scène n'a aucune portée) ; l'oncle est changé en un frère plus militaire, plus naturel et plus intéressant puisqu'il se marie. En vérité, j'admire comme mon histoire est supérieurement imaginée. Aussi n'est-elle pas de ma facture ; elle est sortie, vivante et animée, de la plume d'Ernest d'Heroilly, pour monter sur la scène en 1875, à Bruxelles.

Ecrivains, imitez la forme d'une œuvre, si bon vous semble, mais n'en prenez jamais l'idée, si vous n'êtes de force à la bien remanier et à la rendre meilleure.

ALCESTE

L'HERMITE DE SAINT-BARNABÉ

(POUR LE *Glaneur*)

L'île Saint-Barnabé est située en face même de Rimouski.

Elle est longue d'à peu près une lieue. Sa largeur est de six arpents. Couverte d'une épaisse forêt, l'île Saint-Barnabé présente au voyageur qui remonte le Saint-Laurent le plus joli coup d'œil qu'il soit possible d'imaginer. De loin, ainsi que l'a fait remarquer son historien, elle ressemble à une délicieuse corbeille de verdure.

On n'a pu découvrir en quelle circonstance cette île a reçu le nom du cousin de l'évangéliste.

te saint Marc. Cartier la signale sans cependant la nommer :

“ Et au paravant que arriver audict hable, écrit-il dans son *Brief récit et succincte narration*, y a une ylfe à Best d'icelluy environ cinq lieues, ou il n'y à point de paffaige entre terre et elle que par basteaux.”

Elle fut probablement nommée ainsi par Champlain.

C'est sur cette île que, seul, ignoré du reste du monde, a vécu celui que la légende populaire a surnommé l'*hermite de Saint-Barnabé*.

Pendant l'automne de 1728, un étranger s'arrêta à Rimouski. Il se nommait Toussaint Cartier et se disait marin. Echappé miraculeusement d'un horrible naufrage, il avait fait vœu de passer le reste de ses jours sur la première île qu'il découvrirait en remontant le Saint-Laurent.

L'île Saint-Barnabé attira son attention. Eloignée de la terre ferme, au milieu du grand fleuve, cette île déserte lui plût beaucoup et la légende ajoute qu'il s'écria :

Sur cette île sauvage,
Feraï mon hermitage.

Le seigneur Lepage, propriétaire de l'île, chez qui le marin avait reçu l'hospitalité, se rendit à son désir.

Quelques jours plus tard, le quinze novembre, Lepage lui faisait donation usufruitière de

l'île Saint-Barnabé. Cette donation, faite sous seing privé, a été conservée. Elle fut rédigée par le père Ambroise Rouillard, missionnaire récollet, et mérite d'être connue :

“ Pardevant le révérend père Ambroise Rouillard, récollet-missionnaire faisant les fonctions de curé dans la paroisse de Saint-Germain et témoins cy bas nommez, furent présents en leurs personnes le Sei. Lepage, de Saint-Barnabé, seigneur du dit lieu, lequel de son gré et volonté a donné, cédé, quitté, délaissé et transporté comme il donne, cède, quitte et délaisse au dit Toussaint Cartier un endroit dans la dite isle de St-Barnabé et autant de terre qu'il en pourra faire et ce seulement pendant sa vie sans que le dit Toussaint Cartier puisse la vendre ni l'alliéner attendu qu'il l'a demandé au dit Sr Lepage sous ces conditions et qu'après le décès du dit Toussaint Cartier le dit endroit aussi bien que la terre qu'il pourra avoir fait retournera au d. Sieur Lepage ou à ses hoirs et ayant cause attendu que le dit Cartier s'est expliqué avec le d. Sr Lepage qu'il ne voulait pas se marier et qu'il voulait se retirer dans un endroit seul afin de faire son salut et qu'il ne prétendait et n'entendait pas avoir aucun droit sur le dit endroit que pendant sa vie durant, et que au cas que le dit Toussaint Cartier voulût servir et prendre les intérêts de la maison comme un propre enfant le dit Sieur Lepage s'oblige de lui faire comme il fera à ses en-

fants seulement pour son entretien et sa vie et au contraire si le dit Toussaint Cartier veut agir autrement il fera comme il pourra recueillir sur son bien en estant le maître sans toutesfois qu'il puisse empêcher le dit Sr donateur de faire de la dite isle ce qu'il jugera à propos soit foins, pesche ou pâturage des animaux dont il sera le maître d'en faire comme il voudras sans que le dit Toussaint Cartier puisse les empêcher ny lui ni les siens cédant seulement au dit Cartier l'endroit qu'il pourra occuper par lui-même et la terre qu'il pourra faire pour sa subsistance seulement et que au cas que le dit Toussaint Cartier vienne sur l'âge aiant pris les intérêts de la maison moi Lepage m'oblige et les miens de le nourrir et entretenir dans ma maison le regardant dès lors pour un homme de la famille auquel temps le dit me reviendra ou aux miens sans que le dit Toussaint ni autres puissent y rien prétendre ne lui aiant été prétendre accordé seulement que pendant sa vie après n'avoir fait connaitre qu'il n'y prétendait rien après son décez."

Cartier se construisit une maison en colombage, de trente cinq pieds de longueur sur vingt de largeur, et il s'y retira.

Partageant son temps entre la prière et le travail, l'hermite vécut en saint.

Il ne sortait de son île que pour aller suivre les exercices de la mission que le père Rouillard

venait faire à Rimouski tous les deux ou trois ans.

Il passa ainsi trente-neuf années de sa vie.

Le vingt-neuf janvier 1767, le fils du seigneur de Rimouski remarqua qu'il ne sortait pas de fumée de la cheminée de l'hermitage.

Il en informa son père qui, inquiet, lui donna ordre d'aller voir ce qui se passait au logis du vieux solitaire.

La glace amoncelée entre l'île et la terre ferme avait formé un pont solide. Le jeune homme et un serviteur s'y aventurèrent et ils eurent bientôt franchi la distance qui les séparait de l'île.

Ils trouvèrent l'hermite étendu sans connaissance sur le plancher de l'unique pièce de sa demeure. Un petit chien, le seul compagnon de Cartier, couché sur la poitrine de son maître, lui léchait la figure.

On enveloppa Cartier dans de chaudes couvertures et il fut transporté à la maison seigneuriale. Malgré tous les bons soins que lui prodigua la famille Lepage, le saint expira le trente janvier après avoir reçu les sacrements de l'Eglise.

Le lendemain, le bon père Ambroise Rouillard, celui-là même qui trente-neuf années auparavant avait rédigé la donation usufruitière du seigneur Lepage, inhumait l'hermite de Saint-Barnabé dans l'humble petite chapelle de Rimouski.

On a travesti l'histoire si simple, si belle et si touchante de l'hermite de Saint-Barnabé. Sur la foi de lady Emily Montagne on en a fait un vulgaire roman d'amour. S'il fallait en croire la très peu véridique lady, Cartier aurait été ensevelir dans l'île Saint-Barnabé les chagrins causés par une amante infidèle. L'histoire ne dit rien de tel.

Dieu seul sait ce que fut Toussaint Cartier avant de venir habiter l'île Saint-Barnabé.

PIERRE GEORGES ROY

CHRONIQUE PARISIENNE

(POUR LE *Glaneur*)

“ Paris est une ville de statues habitée par des décorés ” a dit un malin qui n'était pas myope. En effet dès la première excursion à travers la merveilleuse capitale l'étranger est tout de suite frappé du nombre infini de boutonnières où flamboie une décoration quelconque.

A prime abord on ne comprend pas trop ce que signifient tous ces insignes et les rubans jaunes, rouges ou violets, le bouton et la rosette ne nous disent pas grand chose. Mais, peu à peu on se familiarise avec cette grande famille d'étiquetés et l'on sait bientôt que les uns sont officiers d'Académie, que les autres ont fait la cam-

pagne du Tonkin et que le plus grand nombre appartient à l'ordre fameux de la Légion d'honneur.

C'est étrange à Paris vraiment comme cet amour de la décoration est universel. La moitié du monde est décoré et l'autre moitié voudrait l'être. C'est la suprême ambition de tous, c'est surtout le rêve de tous les bourgeois à l'aise et des industriels qui se montrent les plus tenaces dans la réalisation de leur vœu le plus cher. Cette loque rouge les séduit, les hypnotise et tous leurs efforts y convergent. C'est la dernière étape où les parvenus s'arrêtent, c'est pour eux la consécration officielle du génie, la sanction de leur haute valeur. Et une fois leur but atteint ils sont radieux, un peu hautains et fiers de faire miroiter au soleil leur basque étoilée d'un nœud écarlate.

Et cette idée fixe n'est pas le monopole de la bourgeoisie ; toutes les classes s'en ressentent. Peintres et sculpteurs, pharmaciens et chimistes, littérateurs ou médecins, ingénieurs et architectes, avocats et préfets, députés et soldats tous ont l'esprit un peu hanté par l'espoir d'être portés à l'ordre du jour à la chancellerie du Quai d'Orsay. Cette course au clocher est tellement générale, l'engouement est si répandu, et l'importance de cet honneur est tellement exagérée dans l'esprit des gens que cette fautive idée de grandeur et de

mérite que la décoration emporte avec elle force les plus désintéressés à se faire aspirants. On n'est grand qu'à ce prix et les plus humbles sortent de l'obscurité où ils vivaient paisibles pour sacrifier au préjugé populaire.

Pourtant il ne faudrait pas être pessimiste et c'est sans doute un peu le mal de tous les pays et de tous les âges que l'amour des honneurs et des dignités. Partout où l'on trouve un peu de vanité à flatter les ordres à signes extérieurs sont de nécessité.

Le vrai mérite vaut certainement la peine d'être reconnu, apprécié, estampillé au besoin et c'est de bonne politique pour les gouvernements que de simuler l'ambition, le travail et le dévouement par la promesse de faveurs spéciales pour l'obtention desquelles le peuple s'est montré toujours avide.

Mais l'excès gâte les meilleures choses et les meilleures intentions n'excusent pas les abus. Et en face de la foule toujours croissante des décorés on est venu à se demander si ce n'était pas plutôt la vanité que le mérite qui les multipliait ainsi.

En somme le mérite aura toujours tort d'être tapageur et fier. L'ostentation est un boulet qu'il traîne au pied et qui l'empêche d'être vraiment grand. La première qualité du mérite est d'être modeste et l'on devrait laisser aux gens étroits et mesquins le soin d'être fats et présomptueux.

D'ailleurs c'est le propre de l'ignorance que de vouloir le relief.

Le mérite émerge toujours, c'est pourquoi il doit mépriser la réputation et se suffire à lui-même. Ce que l'on peut penser de vous n'ajoute rien à votre mérite et nous dirons avec Sénèque qu'afficher la vertu n'est pas travailler pour elle, c'est travailler pour la gloire.

On ne peut nier toutefois que dans cette foule de décorés il n'y ait des illustrations qu'il conviendrait de saluer chapeau bas, des génies dignes de notre admiration, des braves dignes de notre respect. Mais comment les distinguer au milieu de cette foule dont plusieurs ont escamoté à prix d'or l'insigne qu'ils portent. Comment différencier celui qui a joué fièrement sa vie au feu des batailles du vulgaire marchand de vins. Ils portent la même décoration et de peur de saluer le marchand de vins on ne salue personne.

D'ailleurs le favoritisme est encore un des motifs qui discréditent les institutions les plus louables et quand les questions d'argent viennent s'immiscer aux questions de dévouement, de patriotisme, de gloire littéraire, artistique ou autre la décoration n'est plus une reconnaissance du mérite et de la bravoure c'est un simple commerce de rubans qu'on vend plus cher qu'à la mercerie mais qui ne valent pas plus.

La spéculation a failli tuer la Légion d'hon-

neur et comme Napoléon s'indignerait — s'il ressuscitait un instant — de voir inscrits sur le livre d'or des noms de crétins et de saltimbanques, lui qui avait fait de son ordre un sanctuaire réservé aux grands esprits et aux grands courages.

Tout le monde se rappelle le scandale Wilson Grévy. Mais en dépit des révélations honteuses que l'enquête mit au jour la vogue de cet ordre n'a pas déclinée. L'engouement au contraire continue, les demandes chaque jour affluent au Palais de la Légion d'honneur et les papiers de chevaliers et d'officiers s'écoulent avec une rapidité étonnante sans pourtant parvenir à satisfaire tous les candidats.

Payée ou gagnée, peu importe, il faut à tous la décoration et si cette fureur ne s'arrête pas le temps n'est pas loin à Paris où ce sera une décoration que de n'en pas avoir.

D'ailleurs l'amour des distinctions est une flore qui s'acclimate un peu partout et je sais un petit peuple, l'autre côté de l'Océan, échelonné sur les rives d'un fleuve géant, resté français par le cœur, la langue et les mœurs et qui prouve peut-être aussi un peu son origine par l'attrait énorme qu'ont pour lui les titres et les décorations.

Le travers est léger et je suis aise même de retrouver un nouveau point de ressemblance entre la Vieille et la Nouvelle France.

Pourvu qu'on n'abuse pas, là-bas comme ici,
des faveurs de la chancellerie et qu'on ne leur
attache pas plus d'importance qu'il ne le faut il
n'y a pas lieu de s'alarmer.

RODOLPHE CHEVRIER

NINIE

(POUR LE *Glaneur*)

On l'appelait Ninie : Elle était fraîche et rose
Comme une fleur de Mai ;
Quand au premier amour mon âme fut éclosé,
C'est elle que j'aimai.

Je l'aimai d'amour pur, cette ange de mon rêve,
Comme on aime à vingt ans ;
Son image, partout, me poursuivait sans trêve,
Dorait tous mes instants.

Je la voyais, souvent, assise, la mignonne,
Sur le gazon soyeux ;
Et, moi, je passais là pour mendier l'aumône
D'un rayon de ses yeux.

Elle ne savait pas que je vivais pour elle,
Qu'elle avait tout mon cœur,
Et qu'un scintillement de sa noire prunelle
M'enivrait de bonheur.

Je l'aimais, comme un fou, cette angélique blonde,
Au regard sans détour ;
Et, pour elle, j'avais, en mon cœur, tout un monde
De tendresse et d'amour.

Mais le Ciel avait mis, entre nous, ô martyr!
Un abime à fond d'or;
Elle était riche, et moi je n'avais que ma lyre,
Pour unique trésor.

Je la surpris, un jour, au bord de la ravine,
Regardant passer l'eau ;
Et j'entendis tomber de sa bouche divine ;
Ces mots : Le ciel est beau.

Nous étions en automne, il gelait sur la plaine ;
Je ne la revis plus.
Et moi, tout désolé, je premenais ma peine
Dans les sentiers perdus.

Un soir, que je passais, je vis à sa fenêtre
Flotter un long drap blanc ;
Je sentis un frisson parcourir tout mon être,
Et glaçer tout mon sang.

Elle était morte ! Hélas !! Pauvre ange d'innocence,
Elle ne saura pas
Qu'avec elle s'éteint la dernière espérance
De mon rêve, ici-bas.

Il me faut donc, mon Dieu ! sans me plaindre, survivre
Au coup qui m'est porté ;
Et marcher vers le Ciel où le cœur doit revivre,
Pendant l'Eternité.

ALFRED MORISSET

AUX JEUNES GENS

(POUR LE *Glaneur*)

Je ne suis pas encore rendu à l'âge où l'on ne semble bon qu'à moraliser ; d'ailleurs en serais-je là, que l'heure et le temps présents me donneraient bien raison de risquer un bout de morale, dussé-je entendre certaines voix encore jeunes et inexpérimentées me dire " que la morale..... en actions, court la rue."

Soyez assurés, mes jeunes amis, que ma morale n'a rien de trop austère ; elle est " douce et sage," comme dans la chanson du vieux curé de campagne. N'est pas moraliste qui veut et si je pêche de ce côté là aujourd'hui, c'est par occasion. En effet, j'ai sous la main un article, dédié aux jeunes gens de France et signé " Edm. Deschau- mes" tellement dans la note juste, tellement d'application pour la génération qui pousse, que je n'ai pu résister à la tentation d'en donner un aperçu aux jeunes lecteurs du " *Glaneur*," qui m'en sauront gré, j'en suis sûr.

Voici la rentrée des classes : c'est l'heure des discours adressés à la jeunesse studieuse du pays qui afflue sur les bancs de nos collèges. Nous y avons tous passé, par là, et il est certaines phrases qui sont restées gravées en nous, comme ces profondes incisions aux flancs des rochers. Le travail, disait-on, c'est le secret d'être heureux et l'honnêteté, le seul moyen de parvenir.

Puis on nous montrait les luttes opiniâtres que le succès venait couronner ; on nous parlait de généreux labeurs, de ces sacrifices généreux où l'honneur est en jeu et dans lesquels rentre parfois de ces pauvretés fières qui vont noblement leur chemin par le monde.

Mais des injustices des hommes, des misères de chaque jour, des déboires sanglants, on n'en souffle pas un mot ; c'est comme une conspiration du silence autour de cette jeunesse qui aurait pourtant besoin d'être mise en garde contre les aspérités de la route de la vie.

On a beau dire, la vie n'est pas cette route marquée d'étapes à l'avance et que l'on n'a qu'à suivre presque en aveugle, le bâton à la main. Non, non. Ceux qui le croient, s'abusent étrangement et la première épreuve venue leur dira que "l'imprévu est encore ce qui arrive le plus souvent pour briser nos projets."

Hélas ! c'est une vérité banale, à force d'être dite : " la vie n'est ni agréable, ni facile et si on peut la comparer à une route, jamais route ne fut moins sûre, moins dangereuse que celle-là.

Que voyons-nous, d'abord, dans la vie : " la puissance de l'intrigue et les injustices du favoritisme, la méfiance qu'inspire la jeunesse, l'envie qu'excite le mérite et la difficulté de parvenir. "

N'est-ce pas ce que nous avons tous constaté, plus ou moins, à notre entrée dans le monde ?

Etre jeune, vouloir développer notre intelligence en se livrant à la littérature, aux beaux arts c'est là un crime qu'en certains endroits on ne pardonne pas. C'est triste à dire, mais c'est le cas ; on nous fait un crime d'être jeune, d'avoir des illusions, d'ouvrir toute grande notre voile, à tous les souffles généreux qui viennent des hauteurs et nous emporte à travers le monde.

On se révolte contre de pareils préjugés, que l'on ne nous avait pas fait connaître au collège et l'on menace de devenir indignés jusqu'à la colère qui nous porterait à tremper notre plume dans du fiel.

Mais, écoutez, mes chers amis, il est une chose qu'on apprend bien au collège : c'est plus que la morale, c'est la philosophie. C'est elle qui devra nous servir de bouclier. Il faut être fier, mais non orgueilleux, car se croire ou s'estimer audessus des autres hommes ne saurait faire notre profit.

Il faut, suivant l'expression si belle de E. Lévouvé, que je viens de lire dans ses " Soixante ans de souvenirs " : " se chercher soi-même en étudiant les autres ", car, ajoutait-il " pour se reconnaître, il faut se comparer ".

Oh ! mes jeunes amis, il est une chose dont il faut se garder, comme d'une mauvaise action : ne médisez jamais des autres ni ne les dénigrez ; c'est un signe de faiblesse, dit Deschaumes, et de

plus c'est un jeu dangereux. Il ne faut pas non plus tomber dans trop d'excès de flatterie ; cela n'engendre rien de bon et ne sert parfois qu'à perdre, dans des voies inconnues, de beaux talents qui auraient été des lumières si on les avait mieux dirigés.

Jeunes gens, gardez pour vous le secret de vos amertumes, et de vos désillusions ; les gens tristes, de nos jours, n'intéressent que certaines névrosées et les doléances ne sont plus de mode qu'aux enterrements, et encore !

Et si vous voulez écrire, mes jeunes amis, savez vous ce qui vous attend ? C'est un métier difficile que celui-là et il en tue plus qu'il n'en nourrit. S'y faire un nom est chose peu aisée, à moins que l'on ne consente à noircir du papier que pour se donner du ton, se souciant peu de la gloire éphémère de l'écrivain en vogue.

Ecrivez, et vous verrez surgir des ennemis qui dissèqueront vos écrits comme au laboratoire on dissèque un cadavre. On pâlira sur une de vos phrases pour en torturer le sens et lui faire dire ce que vous étiez à cent lieues de penser et de vouloir faire comprendre. Que dis-je, on vous suscitera des rivaux pour vous supplanter et bien heureux encore si l'on ne finit pas par vous dire que vous êtes un révolté, pour qui l'Eglise enseignante fait fausse route.

Pour en arriver là, on vous fera des bassesses dont la proposition seule vous ferait rougir.

Et l'on s'étonne, après cela, qu'il y ait des révol-
tés qui osent dire tout haut ce que tant de gens
pensent tout bas.

Donc, mes jeunes amis, n'en croyez pas tout
ce que l'on vous dira de rose et d'enchanteur
sur la vie et le travail. Etudiez les autres et ins-
truisez vous de leurs leçons.

Il faut être indulgent et fort, et savoir par-
donner ; et l'on est fort quand on a le respect de
soi-même. Il faut être libéral dans toute la noble
et belle acception du mot "ce mot qui est le plus
beau de la langue française, dit Legouvé, parce
qu'il veut dire à la fois *libéralité* et *liberté*.

Sur ce, mes amis, je vous souhaite d'entendre
jamais une morale plus sévère que celle-là.

CHARLES GAUVREAU

ÉLOGE FUNÈBRE DE L'ABBE L. A. OLIVIER

PRONONCÉ A L'UNIVERSITÉ LAVAL LE VINGT

DEUX JUIN 1890

(POUR LE *Glaneur*)

Monsieur le recteur, excellence,

mesdames et messieurs,

Vous n'avez pu, sans doute, perdre le souve-
nir de l'émotion et de la tristesse qui envahi-
rent toutes les âmes, lorsque le quatorze octobre
dernier, après une alternative d'espérances trom-

peuses et de sombres pressentiments, éclata parmi nous la pénible nouvelle de la mort de monsieur l'abbé Olivier, professeur de Belles-Lettres au séminaire de Québec. Cette mort inattendue était un coup de foudre. En enlevant tout à coup à l'estime de ses confrères et à la tendre affection de ses amis, l'un des plus jeunes, mais aussi des plus dévoués professeurs de cette maison, elle creusait dans nos rangs un vide difficile à combler.

Rien, certes, n'a été plus propre à nous faire apprécier toute la grandeur de cette perte que le deuil profond où ce triste événement a soudainement plongé, non seulement les élèves du petit et du grand séminaire, mais encore la jeunesse instruite et le public de cette ville. En effet l'abbé Olivier, par les charmes de son esprit et l'aménité de son caractère, s'était créé un grand nombre d'amis, et son nom, bien connu, commençait déjà à exercer ce prestige salutaire qui s'attache naturellement, dans l'opinion des hommes, au talent que le travail honore et au mérite que la religion consacre.

Qu'il nous soit permis ce soir de payer publiquement, de la part du séminaire et de l'université, un faible tribut d'éloges à la pure et touchante mémoire de celui qui fut pour nous tout à la fois un confrère, un collègue et un ami.

L'abbé Louis-Amateur Olivier naquit à Saint-

Nicolas, dans le comté de Lévis, le vingt neuf mars 1859. Ses parents, ayant remarqué avec quelle ardeur le jeune Louis s'adonnait à l'étude et quel penchant secret semblait appeler son cœur vers le sanctuaire, l'envoyèrent à Lotbinière commencer son cours classique sous la direction du notaire Bédard. De Lotbinière, il passa au petit séminaire de Québec, où, après de nombreux succès remportés en ses diverses classes il termina ses études en 1882 avec le titre de bachelier ès arts. L'automne de la même année, le grand séminaire lui ouvrait ses portes. Quatre ans passés dans le silence de la retraite et les travaux combinés de l'étude et de l'enseignement préparèrent doucement son âme aux saintes fonctions du sacerdoce, qu'il eut le bonheur de recevoir, le treize juin 1886, des mains de son éminence le cardinal Taschereau.

Nommé dans le même temps professeur de seconde, après avoir rempli la charge initiatrice d'assistant-professeur en cette classe et en rhétorique, il ne tarda pas à faire paraître les brillantes qualités dont la nature l'avait doué pour l'enseignement littéraire. Aussi l'université, désireuse de s'assurer le concours de son zèle, de son expérience et de ses talents, s'empressa-t-elle de lui conférer le titre de professeur de littérature française.

C'est au début de cette carrière, si pleine de

promesses, qu'une maladie soudaine est venue le ravir aux succès du présent et aux espérances de l'avenir.

Nous devons répéter ici ce que disent nos saints livres de l'homme juste, frappé et enlevé à la fleur de l'âge : "*Consummatus in brevi, explevit tempora multa* (Sap. IV). Ayant vécu peu d'années, il a cependant fourni une belle et longue carrière." Tel a été, en effet, monsieur l'abbé Olivier.

Pour juger, comme il convient, cette trop courte existence, il ne faut pas seulement considérer les œuvres qu'il a lui-même produites ou auxquelles il a pris part ; il faut encore et surtout considérer les leçons qui se dégagent de sa vie, les exemples de travail, de dévouement et de vertu, inséparables de sa mémoire et qui la rendront chère à tous les vrais amis de l'éducation et de la jeunesse.

Monsieur l'abbé Olivier personnifie, à nos yeux, le travail éclairé, ardent, persévérant, mis au service de la plus belle des causes, la cause de l'éducation.

Ecolier, on ne le vit jamais perdre en lectures frivoles, en passe temps qui déroutent et paralysent l'esprit, ces moments précieux que l'homme doit employer à son perfectionnement. Docile aux enseignements et aux conseils de ses maîtres, il suivait sans dévier le sentier qu'on lui

traçait, et ce sentier ardu, où s'exerçait son courage, devenait chaque année pour lui le chemin de la victoire. Il aimait, chérissait l'étude par plaisir, et par devoir : par plaisir, sans doute, car elle répond à cette soif insatiable de connaître, qui est l'un des besoins les plus pressants de notre âme ; par devoir surtout parce que c'est elle qui dispose l'homme à servir dignement les plus hauts intérêts de la société et de l'Eglise.

Ce qu'il était écolier, l'abbé Olivier le fut davantage encore, devenu séminariste.

Pénétré de l'esprit de son nouvel état, il savait allier aux plus sévères pratiques de la piété chrétienne les travaux de l'enseignement et l'amour de la science sacrée. Combien il eût désiré concentrer toutes ses études sur cette science divine, et que de fois ne nous a-t-il pas exprimé son regret de ne pouvoir, à l'exemple de la plupart de ses confrères, tremper ses lèvres à la coupe des doctrines de saint Thomas ! Mais la voix de l'autorité l'avait appelé ailleurs, et ce n'est pas, disons-le, sans un vif sentiment de satisfaction et de bonheur qu'il vit s'ouvrir devant lui le champ si étendu, si beau et si séduisant des études littéraires.

L'enseignement, messieurs, est un apostolat.

Or, Dieu qui voulait, pour quelques années du moins, confier à notre ami l'exercice de ce ministère, l'avait fait apôtre, je veux dire l'avait

doué des qualités maîtresses qui subjuguent en même temps l'esprit et le cœur des élèves. L'abbé Olivier sut bientôt conquérir une place distinguée au rang des professeurs.

Sans posséder une de ces intelligences vastes et transcendantes qui planent sur les sommets, il avait un goût sûr, un jugement droit, et ce qui lui manquait peut-être de facilité naturelle était chez lui amplement compensé par la passion de l'étude et l'opiniâtreté du travail.

Chaque année voyait s'accroître le trésor de ses connaissances. En présence des beautés que lui révélait l'étude des lettres, il s'éprenait d'une admiration qui allait jusqu'à l'enthousiasme ; il savourait lui-même avec une joie extrême ces plaisirs élevés, et en classe, par sa parole chaude et persuasive, il les faisait passer dans l'âme de ses élèves.

Quelques écrits sortis de sa plume, montrent suffisamment ce qu'on en pouvait attendre. Style correct, châtié, pur et élégant, pensées nobles et choisies, critique littéraire fine et délicate, tout déjà faisait présager pour l'abbé Olivier un brillant avenir. Il était entré dans la collaboration du *Canada-Français*. Une conférence fort réussie sur le Marivaudage lui avait valu les suffrages d'un grand nombre de lettrés. Ses sermons, quelque rares, étaient goûtés des fidèles.

Mais c'est surtout en classe, dans sa chère

classe de seconde, que l'âme et le talent de notre jeune ami se révélaient tout entiers. Il y a dans le dévouement et l'affection du cœur une force de persuasion que n'ont pas, à elles seules, les connaissances de l'esprit. La science du professeur a besoin de la bonté pour se frayer le chemin des âmes, surtout si ces âmes sont jeunes, inconstantes, sensibles aux moindres atteintes de la lassitude et de l'ennui. Or, j'en appelle ici au souvenir de ceux qui l'ont mieux connu, j'en appelle au témoignage de tous ses anciens élèves, l'abbé Louis Olivier possédait un fonds inépuisable de bonté. Doux et ferme à la fois, indulgent sans faiblesse, patient et dévoué, il mettait dans ses procédés un tact et une bienveillance qui lui conciliait tous les cœurs. Professeur exemplaire, il savait par un bon mot, par un éloge mérité, récompenser le travail, comme il savait aussi, par cet accent de douceur dont il ne se départait jamais, faire accepter un reproche. Les jeunes gens allaient à lui, non seulement comme à un maître, mais encore comme à un guide, un conseiller et un ami. Il est disparu, ce guide ; il est mort, cet ami ; mais les nombreux élèves qui, en suivant ses leçons, y ont puisé le goût et l'amour des lettres, mais les membres de la société littéraire des externes qu'il dirigea trois ans avec un si grand zèle, tous ceux enfin qui de près ou de loin, ont pu apprécier les qualités de sa nature, n'oublieront pas de sitôt cet esprit judicieux, ce caractère affable, ce cœur franc et loyal,

cet éducateur aimant, généreux et sympathique de la jeunesse. Son souvenir parlera comme il parlait lui-même, avec l'autorité que donne l'intelligence jointe à l'affection, au désintéressement et à la vertu.

J'ai nommé la vertu. L'abbé Olivier, messieurs, en bon chrétien et en bon prêtre, avait compris que sans elle, sans cette force de l'âme qui élève nos pensées et sanctifie nos actes, le travail est un servage, la gloire humaine un piège ou une vaine chimère.

Habitué de bonne heure à ne rien négliger de ce que la foi demande, il mit à accomplir tous ses devoirs de prêtre, cette ardeur et ce courage qui ne le quittaient jamais. Pieux, charitable, plein de condescendance, modeste dans le succès, régulier dans sa vie, il offrait à ses confrères l'exemple de toutes les vertus. Il faisait saintement les actions ordinaires, et c'est en cela même qu'ont brillé de tout leur éclat l'énergie de sa volonté et le mérite de sa foi.

Aussi, quand vint l'heure des suprêmes adieux quand il fallut s'arracher à des parents chéris, à des frères tendrement aimés, quand il fallut renoncer aux jouissances de l'étude et aux mille projets d'avenir que caresse instinctivement tout esprit jeune encore, actif et plein de sève, son âme se trouva prête. Un regard vers le ciel, un acte d'espérance et un élan d'amour divin suffirent pour opérer et consommer le sacrifice.

L'abbé Louis Olivier s'est endormi du sommeil des justes avec cette sérénité, cet entier abandon et cette soumission confiante aux ordres de la Providence, qui avaient été la règle et le principe de sa vie.

Nous savons que peu de temps avant sa maladie il avait résolu de traverser bientôt l'océan pour aller à Paris, foyer des lettres françaises, compléter ses études et mettre la dernière main à l'édifice de ses connaissances. Dieu ne l'a pas voulu : il ne lui a pas permis de réaliser ce rêve, mais en revanche et au lieu des parcelles de vérité que l'homme ici-bas recueille avec tant de labeur, il lui a livré la vérité tout entière ; il l'a, nous en avons la ferme et douce confiance, appelé à jouir de l'éternelle vision d'une beauté qui ne connaît ni ombre ni déclin.

L'université Laval, messieurs, a perdu en sa personne un professeur distingué, la jeunesse pleure un ami, le clergé un saint prêtre.

C'est une fleur fraîchement éclosée enlevée à la terre ; mais, du moins pour nous consoler, il nous en reste l'image, et nos cœurs en garderont l'inoubliable parfum.

L. A. PAQUET

LES VICTIMES

(Pour le *Glaneur*)

Demain, au petit jour, ma barque sera prête,
Disait le vieux pêcheur, à son épouse, un soir....
Car bientôt de la Vierge au village, c'est fête:
Je veux pour les enfants mieux que notre pain noir...

Mais le vent se déchaîne et souffle la tempête
Sur la barque qui plonge et lutte sans espoir....
Pêcheur; pourquoi prier? La mer a sa conquête,
Tes enfants pour la fête auront le désespoir.....

Dans le chemin creusé par la vague marine
Une procession noire avance à l'horizon:
C'est un cercueil couvert de rameaux d'aubépine,

C'est une femme en pleurs, une fille, un garçon....
— Mère entends-tu la voix de l'océan qui gronde:
" La première est le père et le fils la seconde ? "

J. B. CHATRIAN

SUR UN MARBRE.

(Pour le *Glaneur*)

O Vierge dont le corps fut autrefois sculpté
Dans le marbre cù ton voile aux longs plis se dénoue,
Les siècles ont en vain sur ta calme beauté
Epuisé leur affront, leur poussière et leur boue:

Immuable à jamais dans ta sérénité,
Ton mépris est plus fort et ta blancheur s'en joue,
Et ton cœur sommeilla jusqu'au jour révolté
Qui découvrit sa neige au tranchant de la houe;

Alors le fer brutal, du limon, fit jaillir,
Eclatant comme un lis que l'on vient de cueillir,
Ton front immaculé qu'un songe inconnu penche.

Telle, à travers les ans, malgré l'âpre avalanche
De l'envie et du mal unis pour t'assaillir,
O mon âme! tu dois demeurer pure et blanche.

MISS E. EHRTONE

JOURNAUX RECOMMANDÉS

- Le Monde Illustré*: abonnement, \$3,00 par an; propriétaires, Berthiaume & Sabourin, 40, Place Jacques-Cartier, Montréal.
- Les Soirées Littéraires*: abonnement, sept francs par an; adresse, 5 Cité Bergère, Paris, France.
- L'Echo*: abonnement, \$1.00 par année; adresse, Saint-Hyacinthe, P. Q.
- Journal d'Agriculture Illustré*: abonnement, \$1.00 par année; éditeurs, Eusèbe Sénécal & fils, 20, rue Saint-Vincent, Montréal.
- Canada*: abonnement, cinquante centins par année; adresse, Benton, N. B.
- La Famille*: abonnement, \$1.00 par année; directeur, M. l'abbé F. A. Baillargé, Joliette, P. Q.
- Le Recueil Littéraire*: abonnement, \$2.00 par année; directeur, Pierre Bédard, 192, rue St-Hubert, Montréal.
- The Owl*: abonnement, \$1.00 par année; adresse, Université Ottawa, P. O.
- La Semaine Religieuse de Québec*: abonnement, \$1.00 par année; propriétaire-rédacteur, M. l'abbé David Gosselin, Cap-Santé, Portneuf.
- Union Médicale du Canada*: abonnement, \$2.00 par année; adresse, tiroir 2040, bureau de poste, Montréal, P. Q.
- Semaine Religieuse de Montréal*: abonnement, \$1.00 par année; adresse, archevêché de Montréal, P. Q.
- Le Samedi*: abonnement, \$2.50 par année; gérants, MM. Poirier, Bessette & Neville, No 516, rue Craig, Montréal.
- Les Modes Françaises Illustrées*: abonnement, \$3.00; directeur, Ed. Dorr, 26, rue St-Lambert, Montréal, P. Q.
- L'enseignement Primaire*: abonnement, \$1.00; adresse, J. B. Cloutier, 148, rue St-Olivier, Québec.
- Bibliothèque à cinq cents*: abonnement, \$2.00 par année; administrateurs, Poirier, Bessette & Neville, 516, rue Craig, Montréal, P. Q.
- Les annales de la bonne Ste-Anne de Beaupré*: abonnement, trente-cinq centins par année; directeurs, les prêtres du collège de Lévis, Lévis.
- Le Sténographe Canadien*: abonnement, \$1.00 par année; directeur, Joseph de La Rochelle, Montréal, P. Q.
- La Revue Canadienne*: abonnement, \$2.00 par année; Montréal, P. Q.
- L'Etudiant*: abonnement, 50 cts. par année; directeur-gérant, M. l'abbé Baillargé, Joliette.
- Bulletin des Sommaires*: abonnement, cinq francs; directeur, Limousin, 44, rue Beauvin, Paris, France.
- Bulletin de la société des Artisans Canadiens-Français de la Cité de Montréal*: abonnement, 25 cts par année; directeur, J. G. W. McGown, Montréal, P. Q.
- Canadian Journal of Fabrics*: abonnement, \$1.00 par année; Montréal.
- Le Messager de Ste-Anne de la Pointe-au-Père*: abonnement, trente-cinq centins; directeur, M. R. P. Sylvain, Rimouski, P. Q.

Spécifique Antiasthmatique

—DU—

DR. NEY

Pour le soulagement et la guérison de
l'ASTHME, de la BRONCHITE, du
CATARRHE, du CROUP,
etc., etc., etc.

Après une expérience de nombre d'années chez une foule de personnes, le SPECIFIQUE DU Dr NEY est offert au public en toute confiance. Les mérites de cette excellente préparation sont attestés par de nombreux témoignages. Faut d'espace, nous ne donnons que quelques extraits de deux de ces attestations.

La Rév. Sœur A. Boiré, de l'Hôpital Général de Saint-Boniface, Manitoba, dit:

"..... Quant à l'effet de votre *Spécifique Antiasthmatique* je crois qu'il vaut ce qu'il promet. S'il ne guérit pas toujours, il soulage infailliblement."

St-Boniface, 8 juin 1887.

SŒUR A. BOIRÉ.

Le Dr G. Desrosiers écrit, le 15 nov. 1890:

"J'ai fait usage du SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE DU Dr NEY dans plusieurs cas d'asthme avec très bon succès. J'ai eu un cas particulièrement grave dans la personne d'un vieillard de 72 ans, asthmatique invétéré depuis 12 à 15 ans. Cet homme était tellement mal, qu'il craignait la suffocation. Je lui fis aspirer la fumée du *Spécifique Antiasthmatique du Dr NEY*, et aussitôt la respiration reprit son cours régulier. Il y a de cela plusieurs semaines, et, d'après ce que j'en sais, sa santé a été excellente depuis cette époque. Je n'ai donc qu'à me louer de l'usage de cette excellente préparation.

St-Félix de Valois.

G. DESROSIERS, M. D.

Vendu par tous les pharmaciens, en boîtes de
50 cts et de \$1.00.

— Franco par la malle sur réception du prix.

SEUL PROPRIÉTAIRE:

L. ROBITAILLE, PHARMACIEN

JOLIETTE, P. Q.